

# François Xavier au Japon

(15 août 1549 – 20 novembre 1551)

*Communication présentée à l'Académie du Var le 2 octobre 2002*

**Jacques Keriguy**

Dans la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle, les Européens faisaient reposer leur connaissance de l'Extrême-Orient sur le récit mythique qu'en avait fait Marco Polo au milieu du XIII<sup>e</sup> s. Marco Polo n'est jamais allé au Japon ; il a seulement entendu parler de ce pays, qu'il nomme Cipango (Ji-Pen-Kue en chinois). Se fondant sur des récits plus ou moins fiables, il en vante l'inépuisable richesse. « *L'or y serait si commun que les toits des temples en sont couverts, et les tables des princes faites d'or massif et de belle épaisseur* ». De quoi hanter les imaginations.

Au XV<sup>e</sup> puis au XVI<sup>e</sup> siècle, la fièvre conquérante gagne l'occident. Pour ordonner les convoitises, Alexandre VI Borgia répartit le monde entre l'Espagne et le Portugal. La bulle *Inter caetera divina* et le traité de Tordesillas du 7 juin 1494 offrent l'ouest, le monde atlantique, aux Espagnols et aux caravelles de Christophe Colomb ; le sud et l'est, reviennent à Vasco de Gama et à ses Portugais, qui ouvrent la route des Indes en 1497. Une foule composée de religieux, de soudards, de criminels arrachés à leur prison, d'enfants enlevés dans les campagnes, de parias de toute sorte se met en mouvement. Comme le dit Vasco de Gama dans une formule cruelle, « *il y avait des épices et des âmes à gagner* ».

Vasco de Gama aborde à Melinde. Alphonse de Albuquerque, qui lui succède, conquiert Goa en 1510 et s'y installe en tant que gouverneur des Indes. C'est à partir de ce port que vont se répandre dans tout l'Extrême-Orient soldats, marchands et missionnaires.

Paris, 1532. Un groupe se forme autour d'Ignace de Loyola. Une dizaine d'hommes jeunes, unis pour se lancer à l'assaut de la Réforme, mais attentifs aux mouvements intellectuels, littéraires et philosophiques qui agitent les esprits. Luther et Erasme lancent une polémique sur la liberté de l'homme, tiraillé entre la nature et la grâce ; Calvin publie « *L'institution de la religion chrétienne* » et Rabelais « *Pantagruel* ». Ignace est « *un mouleur d'hommes* », selon sa propre expression. Sa conduite irrite et inquiète : il doit rendre des comptes à l'Inquisition, mais exerce une forte influence spirituelle sur ses compagnons.

Parmi eux se trouve François Xavier. Né le 7 avril 1506 au château de Xavier, en Navarre, il est l'héritier de la grande famille des Jassu. Ayant perdu ses biens à l'occasion des guerres franco-espagnoles (en 1512, l'Espagne annexe la Navarre), il passe son adolescence au milieu de troubles politiques. Il vient en 1525 étudier la théologie à Amiens, puis à Paris, au collège Sainte-Barbe. Il aime la gloire et les honneurs ; il veut prendre une revanche sur sa jeunesse brisée. Il fait confirmer ses lettres de noblesse solennellement et devient professeur, maître, un titre dont il s'enorgueillit. C'est alors qu'il rencontre Ignace de Loyola, qui utilise cette vanité pour la retourner, en quelque sorte, au moyen d'une formule demeurée célèbre : « *Que sert à un homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* » Xavier est séduit. Sa personnalité subit un premier changement : il exprime la nostalgie de l'aventure et du martyre.

Le 15 août 1534, sept compagnons se réunissent. François est parmi eux. Ils acceptent la légitimité de l'Eglise catholique et affirment les principes d'une pauvreté fondamentale, d'un militantisme constant et d'une quête incessante de la connaissance. Ces résolutions resteront sous le nom de « *voeux de Montmartre* ». La Compagnie se constitue ; elle définit une philosophie de l'action et met en place une hiérarchie. Aux voeux de pauvreté et de chasteté, elle ajoute celui d'obéissance, symbolisé par la formule « *perinde ac cadaver* ».

Ordonné prêtre avec Ignace en 1537, à Venise, Xavier, devient le premier secrétaire de la Compagnie de Jésus. C'est alors que le directeur du collège Sainte-Barbe, retiré au Portugal, conseille au roi Jean III de faire appel aux jésuites pour accompagner d'une action spirituelle les conquêtes territoriales qu'il mène avec profit en Asie. Le pape Paul III Farnese approuve cette proposition.

À Lisbonne, François Xavier s'embarque sur un galion. Il arrive à Goa le 6 mai 1542. Rien, nul événement, nul obstacle sinon la mort, ne le détournera plus de sa vocation : il part avec la certitude de ne jamais revenir en Europe ; il part avec la volonté d'épuiser ses forces à la mission qu'il s'est attribuée, ou que Dieu lui a confiée. Les Indes, l'Indonésie puis le Japon constituent le territoire, immense, qu'il a reçu la responsabilité d'évangéliser. Ce territoire, il le parcourt, il le régente, et baptise, des hommes, des enfants, par milliers, afin d'éviter la damnation définitive de peuples demeurés étrangers à la grâce divine.

Il prend Goa pour base. Il déteste la ville qui déborde d'une vitalité métissée ; elle est vouée au commerce des produits les plus rares et à celui des corps excités par le climat, la fusion des races, l'ennui et les artifices les plus raffinés ; il rejette la société qu'il y rencontre. Paré du titre de « *nonce apostolique* », envoyé spécial du pape en Asie, il tente de s'intéresser à la religion des Hindous. En vain : il ne la comprend pas. Il va vers le sud, rencontre les pêcheurs de perles du cap Cormoran, face à Ceylan, baptise « *au point d'en avoir le bras engourdi* » trente mille personnes, des enfants, surtout, et des hommes de condition inférieure, plus enclins à accepter la conversion, l'hostie et l'espoir d'une vie future quand leur vie terrestre leur offre une misère totale. Il le déplore. Sa déception devant « *cette nation inconstante, sensuelle, fourbe, vicieuse, déraisonnable* » s'accroît. Il veut partir.

Il part. Aux Moluques, l'islam fait obstacle à son entreprise. À Malacca, en 1545, il est rejeté par les Malais, eux aussi inféodés à l'islam. Un jour, il entend parler de certaines îles, découvertes depuis peu, qu'on nomme Japon. Ce pays ignore tout de l'agitation qui se déchaîne autour de lui. Il ne s'intéresse guère aux exploits maritimes. Ses barques sont équipées de voiles de faible portée ; elles ne sont pas pontées : impossible de dépasser la Chine. Les Japonais restent donc chez eux. Pour commercer, ils font appel à des intermédiaires chinois ou coréens. L'Europe n'a, de ce fait, aucun contact avec eux. Peu leur importe, d'ailleurs : le pays est englué dans un interminable Moyen-Age. Le pouvoir est détenu par l'empereur, sorte de fantôme issu d'un passé raffiné, qui réside à Kyôto. Il n'a d'autorité que symbolique. Le *shogun*, sorte de maire du palais, patiemment, accumule les moyens de régner. Il ne les a pas encore.

Une tempête précipite sur les rochers de la petite île de Tanegashima, au sud du Kyushu, un jour de 1542, quelques marchands portugais et des corsaires chinois. Les marchands reviennent séduits par les richesses qu'ils ont découvertes et vers lesquelles ils retournent chaque année. Le hasard fait qu'ils se trouvent à Malacca. Ils rencontrent François. Ils sont accompagnés d'un jeune Japonais qui, après avoir commis plusieurs crimes, fuit son pays, par crainte de représailles ou par volonté de rédemption. Il s'appelle Anjirô. Sur le navire, il a entendu parler de François Xavier, dont la réputation est grande, et a souhaité le rencontrer. Il le poursuit, mais le manque à chaque escale. Découragé, il prend le parti de rentrer chez lui lorsqu'un typhon détourne le navire et le pousse vers Malacca. Ils se voient, ils se parlent. François est séduit par l'intelligence du jeune homme. Anjirô presse François de l'accompagner au Japon. « *Si vous allez dans ce pays, lui dit-il, les gens vous poseront beaucoup de questions. Ils observeront avant tout si votre vie est conforme à vos paroles... Ces gens ne sont gouvernés que par la raison.* » François relève le défi. Il conclut que tous les Japonais sont à l'image d'Anjirô. Pas un instant, il ne considère qu'un criminel en quête de réinsertion sociale peut travestir la vérité. Sa décision est prise : il ira au Japon ; ce pays sera la cathédrale autour de laquelle il bâtira la future église de l'Extrême Orient.

François Xavier convoque le capitaine Alvares, qui a emmené Anjirô. Il lui demande de rédiger une description du pays et de ses habitants. Le texte original en a été perdu. Des copies ont cependant été retrouvées et une traduction en a été proposée en français en 1993. Ce texte d'une dizaine de pages est évidemment décevant. Il n'en contient pas moins des remarques intéressantes.

Anjirô est baptisé. Il reçoit une éducation religieuse à Goa et porte désormais le nom de Paul de la sainte Foi. François choisit quelques compagnons et s'embarque le 24 juin 1549 sur une jonque chinoise de 250 tonneaux. Le petit groupe aborde le sud du Kyushu le 15 août 1549, à Kagoshima.

Kagoshima est la ville natale d'Anjirô. Elle sera un terrain favorable pour l'évangélisation que souhaite mener François Xavier. C'est l'enthousiasme. Les lettres qu'il adresse à ses compagnons en témoignent. Beaucoup ont été conservées : confiées à plusieurs caravelles, pour diminuer les risques de perte due aux naufrages, elles arrivent à Malacca, puis à Goa et à Lisbonne. À chaque fois, elles sont copiées, puis distribuées dans les principaux collèges portugais et européens. Toutes sont marquées par la passion, les mouvements d'humeur, les pensées abruptes qui témoignent du caractère autoritaire de leur auteur. Le panachage linguistique introduit une confusion difficile à démêler. La langue est « *démâtée par mousson* », dit le père Hugues Didier, qui a traduit ces lettres en français. Elle repose sur une pratique orale dégradée du portugais. François Xavier, en effet, est contraint d'utiliser cette langue commune aux Européens demeurant en Asie. Il connaît mieux l'espagnol. Aussi mélange-t-il les deux langues. Il n'utilise pas le basque, sa langue maternelle, mais continue de penser en basque. Or cette langue a une structure différente de celles qu'il pratique. D'où des constructions syntaxiques qui obscurcissent sa pensée et rendent ses propos difficiles à comprendre. De plus, il affiche son mépris du style et accepte les incorrections, les pléonasmes, les répétitions de mots (suremploi de *chose*, de métaphores agricoles : *faire du fruit dans les âmes, bêcher les âmes*, ou financières : *faire du profit*).

Il n'empêche : les premières impressions de François Xavier sont favorables. L'honneur est plus prisé que la richesse ; la monogamie est la règle ; chacun sait lire et écrire ; personne n'est esclave du jeu ; il y a un clergé, des moines, comme en Europe, des classes sociales marquées. Un différend majeur naît très tôt, pourtant, qui va perturber ses relations avec les Japonais : l'homosexualité est admise et ne suscite pas la réprobation que lui voue la société chrétienne. Sur ce point, l'intolérance de François ne connaît aucune nuance. Au total, on devine la perplexité sous l'admiration, et, déjà, une réelle incompréhension. François est perdu devant les différences, désorienté devant cet accueil chaleureux et, en même temps, détaché qu'on lui offre. Il n'en écrit pas moins qu'il se trouve parmi « *le meilleur des peuples découverts jusqu'alors* ».

Il entreprend son œuvre missionnaire. Mais il ne regarde rien de ce qui l'entoure ; il reste insensible aux paysages, aux gens même : ils ne suscitent chez lui aucune curiosité. Seul importe leur salut. Il ne lésine pas sur le moyen de l'obtenir : la brutalité lui paraît toujours plus efficace, l'étude des religions, de l'affectivité des peuples qu'il traverse, le recours à l'intelligence ou à la sensibilité étant toujours repoussés. Il commande les punitions et « *compte les coups avec les grains de chapelet* ». Cette méthode, éprouvée en d'autres lieux, ne peut être utilisée au Japon : les gens sont trop fiers, trop cultivés, peu enclins à adhérer à une religion qui ne leur inspire ni intérêt particulier ni désintérêt majeur, car, au fond, elle les laisse indifférents. François heurte, humilie ses hôtes. Quelques exemples : le Japonais a développé à un point de raffinement extrême l'art du repas ; toutes les transactions commencent autour d'une table. François Xavier, lui, s'impose un régime d'une austérité totale. Il refuse les invitations, affiche son mépris pour les attentions qu'on lui offre et blesse ses interlocuteurs. Les Japonais sont aussi sensibles à la tenue vestimentaire et à la propreté. Il porte une soutane élimée et crasseuse qu'il refuse seulement de raccommoier ; de la négligence, il fait une vertu. Le résultat est immédiat : il se fait des ennemis irréductibles.

Il ne comprend pas la composition de cette société complexe, codifiée, hiérarchisée. Il brusque les uns, condamne les autres ; il crée autour de lui un climat de suspicion et de rejet. Les lettrés lui disent combien l'idée d'un dieu parfaitement bon créant un diable parfaitement méchant pour tourmenter les créatures qu'il aime leur paraît difficile à accepter, sauf s'il s'agit d'un jeu, qui, en ce cas, leur paraîtrait fort divertissant. François s'emporte. Les bonzes souhaitent engager avec lui un dialogue ouvert. Ils lui commentent des sutras, parlent des *satori*, des illuminations de leurs maîtres chinois. François les traite d'imposteurs et leur reproche publiquement leurs mœurs, car il est de notoriété publique que « *ceux qui sont habillés en gris* », les prêtres bouddhistes, vivent avec des nonnes et que les moines chargés de

l'éducation des garçons « *commettent des turpitudes avec eux* ». Quand il lance ces reproches, les moines sourient, car ils ne voient nulle malice à cela. Alors François Xavier les accable d'insultes. Que font-ils ? Ils le conduisent fermement hors du temple et interrompent le dialogue.

Une controverse fondamentale se développe : les convertis interrogent François sur le sort de leurs parents morts dans l'ignorance et le péché. Comment sauver leurs âmes ? Impossible, répond-il : ces âmes sont promises à la damnation éternelle. Des gens qui n'ont pas été baptisés ne peuvent rencontrer le Christ. Or, pour les Japonais, l'idée de damnation est insoutenable. Si les défunts ne peuvent pas accéder au salut, comment les nouveaux convertis pourront-ils être réunis à leurs ancêtres ? L'Évangile tel que l'enseigne François déchire la trame des générations et rompt l'unité naturelle des lignages. C'en est trop : dans ce pays où le culte des ancêtres tient lieu de religion, le fait d'imaginer ses parents brûlant dans les flammes de l'enfer est insupportable. L'idée de punition définitive, sans rachat possible, est étrangère à la conception japonaise. Par honnêteté, François choisit une stratégie missionnaire brutale. Il blesse la pitié filiale des néophytes et fait paraître la doctrine chrétienne plus barbare que celle des bonzes pour lesquels rien n'est définitif ni dans la vie ni dans les châtiments d'outre-tombe. L'argument est utilisé par les bouddhistes : pas de miséricorde, pas de pitié à attendre du dieu des chrétiens. « *Ils n'ont pas assez de patience pour s'entendre dire qu'il y a un enfer* », écrit François.

Le temps passe ; l'isolement est propice à la réflexion. Avant, ailleurs, François méprisait, les indigènes, les Portugais, les Arabes. Maintenant, au Japon, l'opinion qu'il a des hommes se modifie. Il comprend qu'il se fait complice de l'entreprise de dépouillement qu'est la colonisation portugaise. Son ton change. Il exprime son indignation au roi Jean III et lui demande de condamner les ambitions mercantiles de ses sujets.

Autre évolution : il admet - avec difficulté - que ses interlocuteurs eux aussi sont poussés par des préoccupations commerciales et qu'ils n'accordent que peu d'intérêt à la religion. Leur courtoisie et leur immense tolérance les empêchent de le manifester. Rompant avec ses pratiques anciennes, François Xavier veut alors convaincre l'aristocratie, qu'il pense moins sujette à ces ambitions. Mais comment organiser la discussion quand le pouvoir est aussi dispersé ? François Xavier ne comprend décidément pas les structures du pays. Le jésuite qu'il est a besoin de faire reposer ses actions sur le pouvoir politique. Or, il n'y en pas, ou plus, ou pas encore. Les *daimyo*, petits seigneurs turbulents, avides de consolider leurs prérogatives, accueillent avec espoir les navires portugais lorsqu'ils leur paraissent susceptibles de fortifier leur puissance : une fois par an, dans une liesse populaire débridée, les caravelles débarquent la soie de Chine, de luxueux objets du Portugal, de l'Espagne, de l'Italie, et quelques fragments de la religion nouvelle ; ils repartent chargés de l'argent que produit en abondance le Japon. François va discuter avec ces hommes. Il est toujours reçu à bras ouverts. Bien sûr, s'il ne cause aucun scandale, s'il ne s'oppose pas à l'ordre social, il peut prêcher librement. Tout le monde peut le faire au Japon. Vient le moment où il doit avouer son impossibilité de satisfaire leur faim de canons, leur volonté d'établir des relations monnayables avec le Portugal ; alors ils se détachent de la religion que François leur a fait connaître : c'est sa seule richesse à lui ; elle ne les intéresse pas. D'un coup, leur attitude change. Les portes se ferment. François admet qu'il se heurte à un système trop solide pour qu'il puisse l'abattre.

Il quitte Kagoshima. Anjirô l'abandonne ; il va être assassiné dans des conditions restées mystérieuses. François Xavier ne connaît pas la langue japonaise. Le voilà sans interprète. L'un de ses compagnons, Juan Fernandez, fait l'effort de l'apprendre, mais au prix de quelles approximations ! Le petit groupe visite plusieurs seigneurs du Kyushu, puis tente sa chance dans la capitale, Kyoto. L'empereur refuse de le recevoir. Le shogun en fait autant. Pas de pouvoir pour négocier : François est perdu. Les monastères les plus prestigieux, ceux qui diffusent l'enseignement comme les grandes universités occidentales, le rejettent. C'en est trop. Il cultive un dernier espoir : il retourne à Yamaguchi pour reprendre un dialogue interrompu avec un *daimyo*, Yoshikata, qu'il l'avait assez bien reçu. Surprise : pour préparer l'entrevue, François se munit de présents que Jean III a fait déposer dans le port d'Hirato à son intention : une horloge, une cithare, des livres. Il va plus loin et se fait faire un habit neuf, en soie : compromis inattendu, presque incroyable. L'accueil s'en ressent, évidemment. Le *daimyo* lui offre le libre

usage d'un monastère et lui apporte sa protection. François peut enfin engager le dialogue entre les deux cultures. Les discussions nombreuses atteignent enfin un certain degré de profondeur. Elles ne se limitent d'ailleurs pas à la théologie ; elles sautent de l'astronomie (les Japonais ne savent pas que la Terre est ronde) à la météorologie, et Xavier explique l'origine de la pluie et de la neige. Mais subsiste l'obstacle de la langue : Juan Fernandez commence à parler japonais. Il rencontre de nombreuses difficultés : le japonais est peu propice à l'expression du vocabulaire religieux et fait naître en permanence des ambiguïtés et des dérapages irrécupérables. Un exemple : ayant enfin compris que les mots qu'ils utilisaient jusqu'alors ne convenaient pas et qu'il n'existait aucun équivalent japonais, les jésuites se résolvent à employer le mot de leur langue commune, le latin, pour désigner Dieu. Or *Deus* est proche phonétiquement de *dauso*, qui signifie mensonge ; cette maladresse suscite évidemment les sarcasmes attisés par les bonzes.

Quatre mois passent. François parvient à nouveau aux limites de son action. Le *daïmyo* ne se convertira pas. François lui imposait de renoncer à ses liaisons féminines et masculines ; il refuse. François est découragé. Il prend la décision de partir. Il ira en Chine. Il ira jusqu'au bout, il remontera vers la source : à l'origine des religions japonaises se trouve, lui a-t-on dit, celle des Chinois. Il s'embarque le 20 novembre 1551, laissant derrière lui trois petites communautés fragiles et isolées : au total sept cents personnes baptisées, appartenant aux classes les plus démunies. Il ressent l'échec de sa mission. Et pourtant, il a été impressionné par le Japon. Le vocabulaire dont il dispose ne suffit pas à traduire ses impressions ; peut-être aussi sa rigueur morale lui interdit-elle d'analyser le sentiment complexe qu'il éprouve. On perçoit cependant au fil des pages quelques éclats d'admiration devant les qualités qu'il a rencontrées : la courtoisie, la maîtrise de soi, le sens de l'honneur, la curiosité. Peut-on dire, comme Jean Lacouture, que le Japon a permis à François Xavier de se révéler à lui-même ? Probablement. À l'inverse, même si la doctrine qu'il professait a été rejetée, le personnage, malgré ses outrances, a séduit les Japonais par son courage. On se souviendra longtemps de lui, les nombreuses représentations de son image sur des peintures en témoignent.

Que reste-t-il du passage de François Xavier à Kagoshima ? Une statue sur la plage où il débarqua et des petits monuments dont l'un est construit avec les pierres de la première église. Que reste-t-il du christianisme au Japon ? Selon les statistiques officielles, 1% de la population est chrétienne. Le 450<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée de François Xavier a été célébré en septembre 1999, non pour ses conséquences religieuses, mais parce que cette arrivée symbolise la rencontre avec l'Occident. À l'heure de la mondialisation, l'ouverture du Japon est toujours soumise à un débat qui divise l'opinion. Pour beaucoup d'historiens, l'action des missions est une forme de colonialisme qui a eu pour résultat d'imposer au pays les lois commerciales européennes et la religion a été le prétexte et l'outil de cet asservissement. Voilà bien confirmés les pressentiments de François Xavier.